



HAL
open science

Caliban, fantôme identitaire depuis le XIX^{ème} siècle

Karla Calviño Carbajal

► **To cite this version:**

Karla Calviño Carbajal. Caliban, fantôme identitaire depuis le XIX^{ème} siècle : Représenter l'Autre en France et en Amérique latine (1878-1928). JDD-2019 "Revenances : de l'ailleurs et du passé", Représentant×e×s des doctorant×e×s du LER (Laboratoire d'Études Romanes), Oct 2019, Saint-Denis (93), France. hal-04273172

HAL Id: hal-04273172

<https://hal.science/hal-04273172>

Submitted on 7 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Journée des doctorants

Laboratoire
d'Études Romanes
EA4385

REVENANCES : DE L'AILLEURS ET DU PASSÉ PROGRAMME

Jeudi 24 octobre 2019
Université Paris 8
Maison de la Recherche
Salle MR005

UNIVERSITÉ
PARIS 8
VINCENNES-SAINT-DENIS

LER

Calviño Carbajal, Karla

Caliban, fantôme identitaire depuis le XIX^{ème} siècle Représenter l'Autre en France et en Amérique latine (1878-1928)

Résumé : En nous appuyant sur des textes classiques de la période des Indépendances de l'Amérique latine, tels que *La Lettre de la Jamaïque* (1815), Simón Bolívar et *Notre Amérique* (1891), de José Martí, nous analysons un récit identitaire qui représente l'Autre en tant que différent par rapport à l'Europe. Cependant, nous étudions aussi les réécritures du personnage de Caliban du Français Ernest Renan par des voix politiques et littéraires latino-américaines telles que Paul Groussac, Rubén Darío et José Enrique Rodó. Ces réécritures visent à dénoncer la séparation du patrimoine culturel partagé avec la France et l'Espagne, ainsi que l'instauration d'un système économique qui menace à la fois la culture et la nature. Nous terminons avec une autre réécriture française de Caliban par Jean Guéhenno dans *Caliban parle* (1928), où il décrit l'asservissement de l'ouvrier français par la bourgeoisie urbaine dans l'entre-deux-guerres. Pouvons-nous ainsi décentrer la représentation de l'Autre au-delà de l'espace exclusif des récits identitaires des anciennes colonies du sous-continent ?

Mots clés : altérité, réécritures contre-canoniques, Caliban, circulations transatlantiques, études postcoloniales.

Abstract : Starting from classic texts from the period of Latin American independence, such as *The Letter from Jamaica* (1815), by Simón Bolívar and *Our America* (1891), by José Martí, we analyze an identity narrative that represents the Other as different from Europe. However, we also study the rewritings of the character of Caliban by French author Ernest Renan by Latin American political and literary voices such as Paul Groussac, Rubén Darío and José Enrique Rodó. These Latin American authors aim to denounce the separation of the cultural heritage shared with France and Spain, as well as the establishment of an economic system that threatens both culture and nature. We end with another French rewriting of Caliban by Jean Guéhenno in *Caliban parle* (1928), in which he describes the domination of the French worker by the urban bourgeoisie in the inter-war period. Can we thus decentralize the representation of the Other beyond the exclusive space of the identity narratives of the former colonies of the subcontinent?

Keywords : alterity, counter-canonical rewritings, Caliban, transatlantic circulations, postcolonial studies.

Caliban, personnage de *La Tempête* (1623), l'une des dernières pièces écrites par William Shakespeare entre 1610 et 1611, représente le « mauvais sauvage » du Nouveau Monde. Il se confronte à son maître Prospero qui lui impose la langue et la culture occidentale. Dans les mots de Caliban : « Vous m'avez appris à parler : et tout le profit que j'en ai tiré, / est de savoir maudire. Que la peste rouge vous emporte, / pour m'avoir appris votre langage »¹. Cette œuvre a eu plusieurs réécritures à partir du XIX^{ème} siècle en France et en Amérique latine, notamment entre 1815 et 1971 comme symbole d'une identité spécifique au sous-continent, d'une *identité comme différence* par rapport aux discours historiques et identitaires européens.

1. Shakespeare, William, « *La Tempête* », dans *Œuvres complètes* (trad. François-Victor Hugo), Paris, Pagnerre, tome II, 1865, p. 206. La citation originale du texte en anglais de Shakespeare : « You taught me language, and my profit on't/ Is, I know to curse. The red plague rid you/ For learning me your language! (*La Tempête*, acte I, scène 2) ». [Dans Shakespeare, William, « *The Tempest* ». *The Arden Edition of the Works of William Shakespeare*, Londres, Methuen and Co. Ltd, 1954, p. 33.]

Quel est donc ce fantôme de « mauvais sauvage » qui a été présent dans nos réflexions identitaires au moins depuis le XIX^{ème} siècle ? Un texte qui est un classique pour la pensée culturelle latino-américaine autant qu'une œuvre qui a provoqué des confrontations importantes parmi nos intellectuels, c'est l'essai *Caliban* (1971) du cubain Roberto Fernández Retamar. Nous voudrions tout d'abord retracer deux aspects de cette œuvre en ce qui concerne la représentation de Caliban en France et en Amérique latine comme possibilité d'une lecture autre du concept d'identité.

D'un côté, nous voudrions revenir au référent littéraire français de l'œuvre shakespearienne, lequel a été évoqué aussi dans le texte de Retamar : les *Essais* (1580-1588-1595) de Michel de Montaigne, notamment « Des cannibales » écrit en 1579. Ce qui est intéressant c'est que si dans Shakespeare le personnage de Caliban « est un esclave sauvage et difforme pour qui les injures ne manquent pas »², pour Montaigne, « [...] il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage [...] »³. De l'autre côté, nous avons l'anagramme *cannibale (caliban)* pour identifier les peuples qui habitent la région jusqu'à présent nommée comme la mer des Caraïbes. Retamar retrouve cette image du Caliban-cannibale dans deux versions initiales du *Journal de bord* de Christophe Colomb et aussi parmi les personnages de Shakespeare, surtout dans la troisième partie d'*Henri VI* et dans *Othello*⁴.

Nous nous intéressons précisément à cette dialectique de la similarité et la différence dans la construction des récits identitaires. D'une part, pour Montaigne il s'agit d'une construction de soi comme similaire ou semblable parmi une communauté décrite comme civilisée face à un Autre toujours étrange, externe et sauvage. D'autre part et d'après la perspective de Retamar, nous retrouvons dans les œuvres de Colomb et de Shakespeare un Autre-cannibale qui fait peur dans sa dangereuse différence, qui incarne en soi cette peur de l'Autre⁵.

Cependant, d'après Sartre, la constitution d'un Autre est un aspect fondamental dans la construction du soi, « Tout ce qui vaut pour moi vaut pour autrui »⁶ ou encore, pour Paul Ricœur, nous compterions sur une *identité idem* (à partir de laquelle le sujet s'identifie comme même ou similaire aux traits distinctifs d'une communauté) et sur une *identité ipse* (qui change avec le temps et qui peut confirmer ou non son appartenance à cette communauté)⁷. Comment pourrions-nous alors repenser cette dualité entre la vocation de différence de certains discours identitaires latino-américains et une représentation similaire de Caliban en France et en Amérique latine dans la même période ? S'agit-il d'un décentrement possible de l'image de l'Autre au-delà de l'espace exclusif des anciennes colonies jusqu'au cœur des réécritures françaises du personnage shakespearien depuis le XIX^{ème} siècle ?

Commençons par la différence. Deux voix du mouvement indépendantiste latino-américain du XIX^{ème}, Simón Bolívar (1783-1830) et José Martí (1853-1895), pourraient illustrer les caractéristiques de cette définition identitaire qui poursuivait une différenciation par rapport à l'Europe afin de regrouper les pays d'Amérique latine à des fins politiques.

2. Fernández Retamar, Roberto, *Caliban cannibale*, Paris, Librairie François Maspero, 1973, p. 27.

Le texte de Retamar en espagnol : « [...] si en Montaigne —indudable fuente literaria, en este caso, de Shakespeare— “nada hay de bárbaro ni de salvaje en esas naciones [...] lo que ocurre es que cada cual llama barbarie a lo que es ajeno a sus costumbres”, en Shakespeare, en cambio, Caliban es un esclavo salvaje y deforme para quien son pocas las injurias » [Fernández Retamar, Roberto, *Todo Caliban*. Bogotá, Colombie, ILSA, 2005, p. 40].

3. Montaigne, Michel de, « Des cannibales » [1579], Paris, Édition de L'Herne, 2015, pp. 15-16.

4. Fernández Retamar, Roberto, *Todo Caliban. Op. Cit*, 2005, p. 36.

5. Nous pouvons retrouver cette dialectique de la similarité et la différence dans les acceptions du terme « identité », *Dictionnaire de l'Académie Française*. Disponible en ligne: <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9F0205> (16/10/2019). *Idem* pour la définition d' « identidad » du *Diccionario de la Lengua Española* (DLE). Disponible en ligne: <https://dle.rae.es/?id=KtmKMfe> (16/10/2019). (La traduction au français est à nous).

6. Sartre, Jean-Paul, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*. Paris : Gallimard, 1943, p. 404.

7. Fernández Retamar, Roberto, *Todo Caliban*. Bogotá, Colombie, ILSA, 2005, p. 36.

Dans *La lettre de la Jamaïque* (1815), Simón Bolívar, en essayant de « prévoir le sort du nouveau monde, de préciser les principes de sa politique », fait référence à une sorte de situation d'« enfance ». Cette « enfance » latino-américaine suppose une comparaison implicite avec l'Europe et surtout l'existence de l'Amérique latine comme groupe « à part », différencié : « *En mi concepto, ésta es la imagen de nuestra situación. Nosotros somos un pequeño género humano; poseemos un mundo aparte, cercado por dilatados mares; nuevos en casi todas las artes y ciencias, aunque en cierto modo viejos en los usos de la sociedad civil* ». ⁸

Figure 1. Miranda, Prospero et Ferdinand dans une peinture de l'artiste anglaise Caroline Watson. (Illustration imprimée en 1784. Musée Métropolitain d'Art, New York. Image en domaine public).



José Martí apporte de nouveaux éléments dans son essai *Notre Amérique* (1891). C'est alors qu'il signale l'importation en Amérique latine d'un concept européen de l'histoire : « [...] *La incapacidad no está en el país naciente, [...], sino en los que quieren regir los pueblos originales, [...], con leyes heredadas de cuatro siglos de práctica libre en los Estados Unidos, de diecinueve siglos de monarquía en Francia* »⁹. C'est pour cela qu'il faut aussi, d'après Martí, raconter et apprendre une histoire latino-américaine. Plus encore, il faut chercher comment nous sommes afin d'affirmer non seulement une identité mais aussi une pensée différenciée et propre à l'Amérique latine : « “¿Cómo somos?” se preguntan; y unos y otros se van diciendo cómo son. Cuando aparece en Cojimar un problema, no van a buscar la solución a Dantzig. Las levitas son todavía de Francia, pero el pensamiento empieza a ser de América »¹⁰.

Les redingotes sont de France, mais c'est à cause de cela que nous devons aussi nous poser encore une fois la question : cette pensée est-elle totalement différenciée et exclusive de l'Amérique latine ? Quelle serait la transition de ces voix et ces idées de l'indépendantisme latino-américain du XIX^{ème} siècle au début du XX^{ème} siècle ?

D'après les auteurs de la sociologie historique argentine Waldo Ansaldi et Verónica Giordano, la pensée identitaire latino-américaine de cette époque reçoit l'influence d'une vision traditionnelle positiviste « à l'europpéenne » de l'histoire. Ansaldi et Giordano mentionnent quelques textes classiques de cette période (tels que *Las democracias latinas en América* et *La creación de un continente*, du

⁸ Bolívar, Simón, « Introducción general » (édition critique de la Comisión éditrice des écrits du *Libertador*, sous la direction de Cristóbal L. Mendoza), dans *Carta de Jamaica*, Caracas, Ed. de la Presidencia de la República, 1972, p. 13.

L'extrait du texte de Bolívar traduit en français : « À mon avis, voici comment notre situation se présente. Nous sommes un petit genre humain ; nous possédons un monde à part, entouré de mers immenses, jeune dans presque tous les arts et toutes les sciences, et cependant vieux, de quelque sorte, par sa civilisation » [Bolívar, Simón, *Bolívar, Pages choisies. (Choix de lettres, discours et proclamations)*, Paris, Institut des Hautes Études de l'Amérique latine, 1966, p. 117.]

⁹ Martí, José, « Nuestra América » (publié dans *El Partido Liberal*. Mexique, 30 janvier 1891), dans *Nuestra América*, Barcelone, Biblioteca Ayacucho, 1977, p. 27.

L'extrait du texte de Martí traduit en français : « L'incapacité n'est pas le fait de la patrie à sa naissance, [...] mais bien de ceux qui prétendent régir des peuples originaux, [...], avec des lois puisées dans l'héritage de quatre siècles de libre gouvernement aux États-Unis, de dix-neuf siècles de monarchie en France » [Martí, José, *Notre Amérique*, Paris, Librairie François Maspero, 1968, p. 157.]

¹⁰ Martí, José, « Nuestra América », *op. cit.*, p. 31. L'extrait de Martí traduit en français : « “Quelle est notre nature ?”, se demandent-ils ; et les uns aux autres, ils s'expliquent peu à peu. Quand surgit un problème à Cojimar, on ne va pas en chercher la solution à Dantzig. Les redingotes sont encore de coupe française mais la pensée commence à être américaine ». [Martí, José, *Notre Amérique*, *op. cit.*, p. 163].

péruvien Francisco García Calderón ou *Los negros brujos* et *Entre cubanos*, de Fernando Ortiz), et ils précisent encore : « *Es bien revelador que la primera edición de varios de estos trabajos haya sido realizada en Europa y cada texto llevara un respectivo prólogo relatado por algún intelectual europeo de prestigio* »¹¹.

Nous allons donc étudier comment cette représentation de ce qui a été faussement compris comme étranger ou « barbare » (par opposition à un concept de « civilisation ») a pénétré aussi dans l'imaginaire français au moins depuis la fin du XIX^{ème} siècle. Pour illustrer cet aspect, nous pouvons mentionner la *Suite de « La Tempête »*, d'Ernest Renan, publiée à Paris en 1878. Il s'agit d'une adaptation de l'œuvre shakespearienne qui propose une représentation du Caliban (symbole du peuple français dominé qui se rebelle), du personnage de Prospero (personnification de l'ancien aristocrate dominateur) et d'Ariel (génie de l'air et représentation de l'intellectuel) : « *En esta obra, Caliban es la encarnación del pueblo, presentado a la peor luz, sólo que esta vez su conspiración contra Próspero tiene éxito, y llega al poder, donde seguramente la ineptitud y la corrupción le impedirán permanecer. Próspero espera en la sombra su revancha. Ariel desaparece* ».¹² Il est important de préciser que Renan a écrit ce texte à l'époque de la Commune de Paris et par ailleurs, il produit un texte postérieur, *L'eau de Jouvence. Suite de "Caliban"* (1881), où il aurait rectifié une partie de ses idées fondamentales de la *Suite de « La Tempête »*.

Quel est le sort de ce mythe de Caliban en tant que peuple sauvage et différent dans nos territoires et nos cultures latino-américaines à la fin du XIX^{ème} siècle ? Ce personnage fait son entrée dans nos représentations identitaires vingt ans après la publication du premier texte de Renan, dans le contexte de la fin des guerres d'Indépendance latino-américaines ainsi que pendant la période d'achèvement des intérêts expansionnistes des États-Unis.

Dans un premier temps, l'écrivain franco-argentin Paul Groussac a prononcé un discours dans une cérémonie effectuée au Théâtre de la Victoire à Buenos Aires, Argentine, le 2 mai 1898¹³. Cette célébration a été réalisée grâce au patronage du gouvernement espagnol et elle avait l'objectif de combattre les actions interventionnistes de États-Unis en Amérique latine. Pour Groussac, Caliban n'est ni le peuple ni le sauvage des territoires colonisés, mais les États-Unis d'Amérique en tant que pouvoir et appétit cannibale essayant de supplanter les anciens colonisateurs espagnols. L'image de Caliban est renversée. Il n'est plus le dominé ; il est maintenant le dominateur *yankee*. Après cette description de substitution d'une culture dominatrice par une autre, Groussac continue à retracer la perte d'une série de valeurs de la civilisation européenne en Amérique latine. Il fait référence à des valeurs liées non seulement à l'exercice du droit et de la justice, mais à une compréhension par les États-Unis du progrès historique comme richesse matérielle sans prendre en compte, par exemple, des éléments artistiques, culturels, le sens du beau¹⁴.

11. Ansaldi, Waldo et Verónica Giordano, *Historia de América Latina. Una perspectiva sociológico-histórica (1880-2006)*, Dastin, Madrid, 2006, p. 23.

L'extrait de ce texte traduit au français : « Il est très révélateur que la première édition de plusieurs de ces travaux a été réalisée en Europe et que chaque texte portait un prologue respectif d'un intellectuel européen de prestige ». [La traduction au français est à nous].

12. Fernández Retamar, Roberto, *Todo Caliban*. Bogotá, Colombie, ILSA, 2005, p. 41.

L'extrait du texte traduit au français : « Caliban y est l'incarnation du peuple, présenté sous les dehors les plus mauvais, à la différence que cette fois sa conspiration contre Prospero réussit et qu'il parvient au pouvoir, où l'inaptitude et la corruption ne lui permettront sûrement pas de se maintenir. Prospero attend sa revanche dans l'ombre. Ariel disparaît ». [Fernández Retamar, Roberto, *Caliban cannibale*, Paris, Librairie François Maspero, 1973, p. 31].

13. Groussac, Paul, « Discurso del Señor P. Groussac », dans *España y Estados Unidos. Conferencias de los señores Dr. Roque Sáenz Peña, Paul Groussac y Dr. José Tarnassi*, Alicante, Bibliothèque Virtuelle Miguel de Cervantes, 2017, pp. 31-56. (Disponible en ligne. Consulté le 1 de juillet de 2019: <http://www.cervantesvirtual.com/obra/espana-y-estados-unidos--conferencia-de-los-senores-dr-roque-saenz-pena-paul-grussac-y-dr-jose-tarnassi--prologo-del-doctor-severino-lorente/>)

14. Groussac, Paul, « Discurso del Señor P. Groussac », *op. cit.*, p. 49.

La deuxième réécriture et parution de Caliban se produit juste 18 jours après le texte antérieur, par l'intermédiaire de la grande voix du modernisme latino-américain, le poète nicaraguayen Rubén Darío avec son texte « El triunfo de Calibán » (« Le triomphe de Caliban »), qui a été publié le 20 de mai 1898¹⁵. Comme Groussac, Darío défend l'union de l'Espagne, de la France et de l'Amérique latine contre le Caliban états-unien. Il est remarquable que l'image du Caliban est associée à celle du dominateur nord-américain, à une forme de la civilisation et du progrès démesurée. Depuis une perspective qui pourrait garder son actualité, Darío démontre non seulement l'opposition entre la civilisation et la barbarie mais aussi leurs similitudes et équivalences : « No, no puedo, no quiero estar de parte de esos búfalos de dientes de plata. Son enemigos míos, son los aborrecedores de la sangre latina, son los Bárbaros. [...] El ideal de esos calibanes está circunscrito a bolsa y a la fábrica. Comen, comen, calculan, beben whisky y hacen millones. Cantan *Home, sweet home!* y su hogar es una cuenta corriente [...] ».¹⁶

Dans cette même ligne de réfutation de l'influence du Caliban états-unien, l'auteur uruguayen José Enrique Rodó écrit une œuvre fondamentale dans cette définition identitaire permanente en Amérique latine. Il s'agit d'*Ariel* (1900), dans laquelle il s'oppose au Caliban nord-américain et déclenche tout un mouvement connu sous le nom d'« Arielisme », comme identification et parfois idéalisation de l'identité latino-américaine avec la représentation aérienne et intellectuelle d'Ariel, un personnage très marqué par la mémoire artistique européenne.

Dans l'*Ariel* de Rodó, le maître Prospero s'adresse à l'interlocuteur principal de l'auteur uruguayen, la jeunesse latino-américaine, pour lui donner une série de conseils et d'instructions qui sont divisés en six sous-parties. Dans le sixième de ces conseils Rodó présente les États-Unis comme l'agent de l'utilitarisme, d'un intérêt démesuré et cannibalesque pour le progrès matériel. De même, il insiste sur l'importance d'empêcher que ce pays ne se transforme dans un « type ou modèle unique »¹⁷. Ce Caliban états-unien est opposé à la sculpture en bronze d'Ariel, laquelle représente la « spiritualité de la culture latino-américaine » à la différence de la description basse, sensuelle et terrestre, matérielle du Caliban états-unien¹⁸.

Par ailleurs, la culture et la société française possèdent aussi leur propre version du Caliban au XX^e siècle. Dans ce cas nous retrouverons une version du Caliban moderne et représentant du peuple qui s'oppose à Prospero comme incarnation des élites économiques bourgeoises et à Ariel comme représentation du savoir occidental et d'une certaine élite intellectuelle. Il s'agit d'un Caliban qui parle avec la voix du peuple français dominé, exclu, périphérique, lequel maudit, comme le Caliban latino-américain, son dominateur politique et économique, dans ce cas les bourgeois.

Dans notre recherche, nous étudions l'œuvre des deux écrivains français qui travaillent à cette représentation de Caliban. Ici, faute d'espace, nous nous centrerons sur le texte d'un de ces auteurs. Il s'agit de Jean Guéhenno, qui décrit l'ouvrier français de la périphérie pendant la période de l'entre-guerre dans son texte *Caliban parle* (1928), qui a été réédité en 1945 et 1962. *Caliban parle* est un essai où la voix du personnage principal est actualisée sous la forme fictionnelle d'un monologue et parfois d'un soliloque, qui s'adresse à des interlocuteurs également fictionnels et multiples : les autres Caliban comme lui, Prospero, Ariel, Ernest Renan — auquel Guéhenno dédie son texte —, les lecteurs de l'époque, à nous ses lecteurs d'aujourd'hui.

15. Darío, Rubén, « El triunfo de Calibán », dans *El Tiempo*. Buenos Aires, 20 mai de 1898, *Escritos inéditos de Rubén Darío. Recogidos de periódicos de Buenos Aires y Anotados* (par E.K. Mapes), New York, University of Iowa, 1938.

16. Darío, Rubén, « El triunfo de Calibán », *op. cit.*, p. 160. L'extrait du texte de Darío traduit en français par nous-même : « Non, je ne peux pas, je ne veux pas faire partie de ces bisons avec des dents d'argent. Ils sont mes ennemis, ils détestent le sang latin, ils sont les Barbares. [...] [...] L'idéal de ces Calibans se circonscrit à la bourse et à l'usine. Ils mangent, ils mangent, ils calculent, ils boivent du whisky et ils font des millions. Ils chantent *Home, sweet home!* et leur foyer est un compte courant [...] ».

17. Rodó, José Enrique, *Ariel* (Belén Castro, éd.), Madrid, Cátedra, 2000, p. 195.

18. Rodó, José Enrique, *Ariel*, *op. cit.*, p. 139.

Le Caliban qui parle dans le texte de Guéhenno est l'artisan français, l'ouvrier, le « dupe des révolutions » qui assure les victoires d'un Autre sans arriver à être lui-même victorieux. Il est remarquable que ce Caliban est vaincu, dominé et trompé par la propre histoire et société françaises habituellement regardées comme victorieuses et dominatrices. Le Caliban de Guéhenno, comme le Caliban shakespearien que s'approprient de façon différente Renan, Groussac et Dario, est aussi dupé par l'« homme blanc » et il est exclu de son territoire aux « faubourgs » des grandes villes modernes : « C'est depuis longtemps la même comédie. Quand j'ai dépavé les rues, monté des barricades, occupé la Centrale des Postes et Télégraphes [...], un monsieur suivi de diverses notabilités s'avance vers moi, me remercie, me serre la main, [...]. Moi, tout ému des grandes choses que je viens d'accomplir et glorieux d'avoir serré des mains blanches, je verse des pleurs sur ma grandeur, et, la fatigue aidant, je rentre en effet au faubourg, serviteur obéissant du nouvel "homme possible", jusqu'à la prochaine ».¹⁹

Cette réflexion sur le peuple français exclu et dominé, amène ce Caliban à un nouveau concept national et identitaire de civilisation : une civilisation du peuple qui « n'est pas allé à l'école », une « civilisation populaire ». Une civilisation dont fait partie ce Caliban qui nous montre une construction pluriculturelle et plurisociale de l'identité française qui pourrait bien être symbolisée dans le portrait du personnage à la fin de cette œuvre²⁰. Un couteau étrange reste encore entre les dents de ce Caliban :

Il y a quelques années, un matin, tous les murs des villes d'Occident se trouvèrent embellis de ce qu'on disait être mon dernier portrait. [...] Le peintre m'avait fait un visage composite où se retrouvaient les traits de toutes les races de la terre. Qu'on imagine un Chinois Blanc un peu arrangé ; j'avais les yeux retroussés d'un Asiate, mais dans le regard l'air de décision d'un ouvrier parisien, les méplats d'un kalmouk, mais le nez d'un juif et les lèvres d'un nègre, et l'on m'avait soigneusement dépeigné. Je ne dis rien de ce couteau, [...], que par une singulière invention on m'avait mis entre les dents, [...]. Je plaignis mes ennemis d'avoir donné ordre qu'on représentât ainsi la peur qu'ils avaient de l'humanité.²¹

En guise de conclusion, nous pourrions donc nous demander si, à partir de ces deux cultures traditionnellement opposées et différenciées, celle latino-américaine et celle française nous pourrions faire émerger une pensée similaire, dans certains cas presque réfléchissante²², où effectivement « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». Il s'agit d'une identité diverse, pensée d'une manière semblable qui révèle une série des ressources en commun entre les voix latino-américaines et françaises. Est-ce que cette idée traditionnelle de l'*identité comme différence* pourrait nous avoir enfermé dans les réseaux de la pensée coloniale au lieu de nous permettre d'avancer vers de nouvelles directions au présent ? Quelles seraient les proximités et les distances entre les identités historiques et littéraires latino-américaine et française à partir d'une autre notion d'*identité comme similarité* ?

Ni l'être identique, ni ce fantôme de l'être et de l'Autre comme absolument différent. Ni cette revenance *ad aeternum* du passé et des confrontations culturelles dues à des confrontations politiques, qui parfois nous empêchent de construire un autre présent. Des *identités par similarité* pour un présent et un futur en commun, où le fait d'être implique aussi l'action de partage et de reconnaissance mutuelle de soi. Surtout la reconnaissance des diverses formes de l'Autre contenues, et non toujours reconnues, dans la constitution identitaire du soi.

19. Guéhenno, Jean, *Caliban parle. Suivi de Conversion à l'humain*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1962, p. 2.

20. Guéhenno, Jean, *Caliban parle, op. cit.*, p. 91.

21. *Ibid.*, pp. 91-92.

22. Nous utilisons cet adjectif (« réfléchissante ») pour exprimer l'effet qui peut se produire quand deux ou plusieurs cultures différentes trouvent aussi des similarités entre elles, comme un corps qui se superpose à son reflet dans un miroir.

Bibliographie

ANSALDI, Waldo et Verónica GIORDANO, *Historia de América Latina. Una perspectiva sociológico-histórica (1880-2006)*, Dastin, Madrid, 2006.

BOLÍVAR, Simón, *Carta de Jamaica*, Caracas, Ed. de la Presidencia de la República, 1972.

CASTRO MORALES, Belén, *J.E. Rodó modernista: utopía y regeneración*, Santa Cruz de Tenerife, Secretariado de Publicaciones, Université de La Laguna, 1990.

DARÍO, Rubén, « El triunfo de Calibán », *El Tiempo. Escritos inéditos de Rubén Darío. Recogidos de periódicos de Buenos Aires y Anotados* (por E.K. Mapes), New York, Université d'Iowa (imprimé à Alicante, Espagne, par Modernas Gráficas Gutenberg), 1938.

FERNÁNDEZ RETAMAR, Roberto, *Caliban cannibale*, Paris, Librairie François Maspero, 1973.

_____, *Todo Caliban*. Bogotá, Colombie, ILSA, 2005.

GARCÍA MORALES, Alonso, « El mensaje neoidealista de Ariel », *Literatura y pensamiento hispánico de fin de siglo: Clarín y Rodó* [en ligne], Alicante, Bibliothèque Virtuelle Miguel de Cervantes, Secretariado de Publicaciones de la Universidad de Sevilla, 1992 [Consulté le 20 mars 2022] <URL: http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/literatura-y-pensamiento-hispanico-de-fin-de-siglo-clarin-y-rodo/html/ba3d20b9-4fbb-444e-94c0-d18d12400f19_33.html#I_8>.

GROUSSAC, Paul, « Discurso del Señor P. Groussac », *España y Estados Unidos. Conferencias de los señores Dr. Roque Sáenz Peña, Paul Groussac y Dr. José Tarnassi* [en ligne], Alicante, Espagne, Bibliothèque Virtuelle Cervantes, 1898 [Consulté le 2 mars 2022] <URL: <https://www.cervantesvirtual.com/obra/espana-y-estados-unidos--conferencia-de-los-senores-dr-roque-saenz-pena-paul-grussac-y-dr-jose-tarnassi--prologo-del-doctor-severino-lorente/>>.

GUÉHENNO, Jean, *Caliban parle. Suivi de Conversion à l'humain*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1962.

HARTOG, François, *La nation, la religion, l'avenir. Sur les traces d'Ernest Renan*. Paris : Gallimard, 2017, p. 25-26

MARTÍ, José, « Nuestra América » (publié dans *El Partido Liberal*. Mexique, 30 janvier 1891), Barcelone, Bibliothèque Ayacucho, 1977.

MONTAIGNE, Michel de, « Des cannibales » [1579], Paris, Édition de L'Herne, 2015.

RENAN, Ernest, *Drames philosophiques*, Paris, C. Lévy, 1918.

_____, *Caliban. Suite de «La Tempête»*, Paris, C. Lévy, 1878.

RODÓ, José Enrique, « Ariel », *Obras completas*, Madrid, Espagne, Aguilar, S.A. Éditions, 1967.

SHAKESPEARE, William, « La Tempête », dans *Œuvres complètes* (trad. François-Victor Hugo), Paris, Pagnerre, tome II, 1865.

Karla Calviño Carbajal

Docteure en Études ibériques et latino-américaines de Sorbonne Université. Calvino Carbajal enseigne depuis 2004 la civilisation latino-américaine et des Caraïbes à Cuba, au Mexique et en France depuis 2018, ainsi qu'actuellement en tant qu'ATER à Paris IV, Sorbonne Université. Calviño a également exercé la fonction de coordinatrice éditoriale à Oxford University Press.